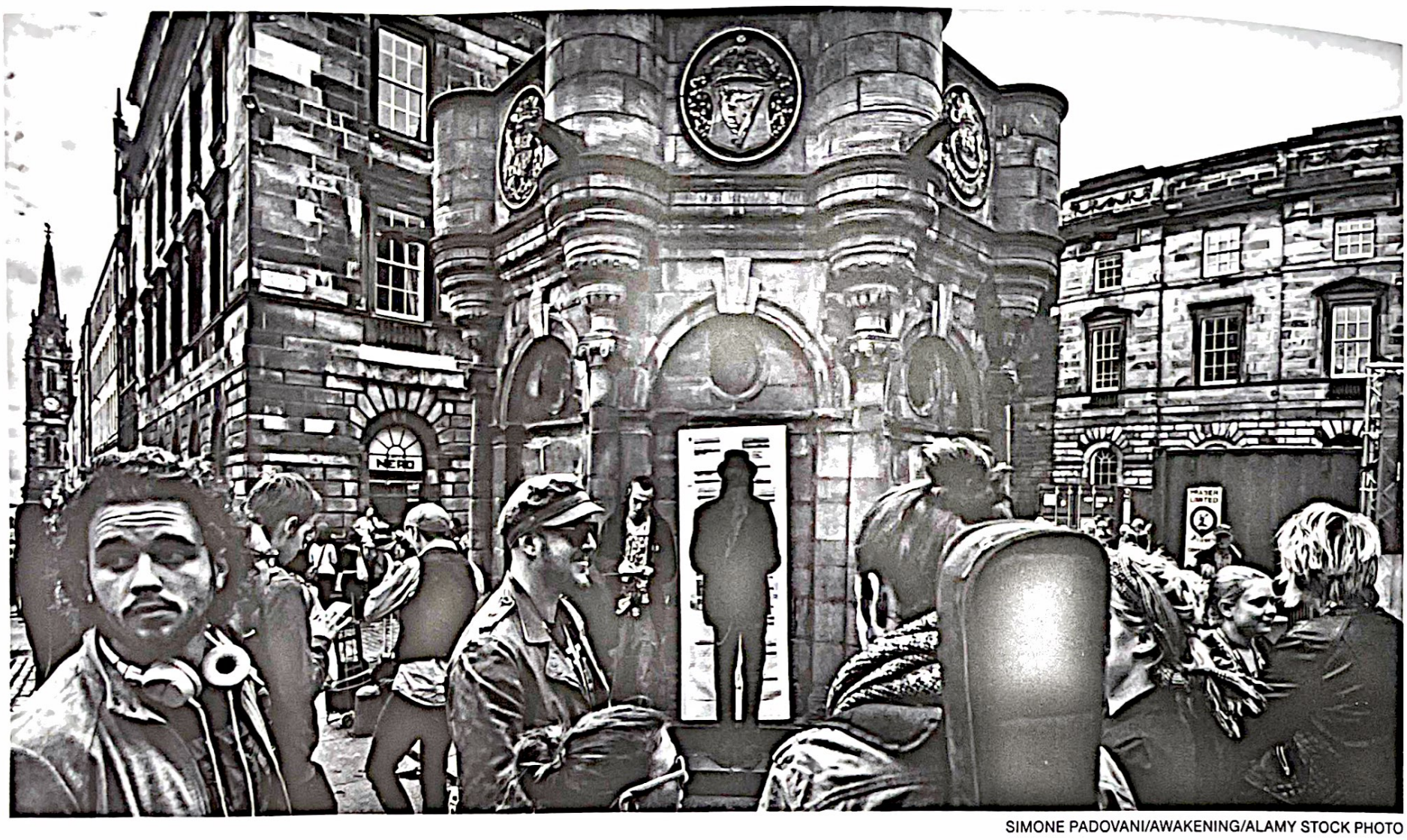


SIMONE PADOVANI/AWAKENING/ALAMY STOCK PHOTO

Mes amis

Hisham Matar raconte la tragique histoire londonienne d'un trio d'amis libyens à l'épreuve du printemps arabe. Une vision du malaise de l'exil et du déracinement et de sa thérapie par une écriture salvatrice.

Par Marion Bauer



THE NEW YORK TIMES/REDUX-REA

Mardi 17 avril 1984, Londres. St Jame's Square se réveille, à quelques pas du *Ritz*. Ils sont soixante-quinze jeunes libyens, étudiants pour la plupart, venus chercher fortune à Londres ou à Édimbourg, à se rassembler ce jour-là. Masqués et silencieux, ils se tiennent devant l'ambassade de leur pays pour protester contre les répressions exercées par le régime de Kadhafi dans les milieux universitaires. Soudain, des détonations. Des hommes, postés au balcon, ouvrent le feu sur la foule désarmée, causant la mort d'une policière et blessant onze participants. C'est dans ce contexte orwellien que s'enracine le dernier roman de Hisham Matar, *Mes amis*, publié dans la collection Du monde entier aux éditions Gallimard en janvier dernier. Cet évènement traumatique s'impose rapidement comme le point central de cette œuvre teintée de résonances autobiographiques, autour duquel gravitent l'existence et les questionnements du protagoniste Khaled.

Écrivain libyen né à New York, Hisham Matar a construit son œuvre littéraire autour de la scène politique libyenne et de la disparition de son père, Jaballa Matar, colonel dans l'armée nationale puis opposant au régime de Kadhafi. Dans ce dernier ouvrage, d'une tonalité contemplative, l'auteur se penche avec une profondeur renouvelée sur la question de l'exil et délaisse délibérément toute pensée manichéenne pour brosser un tableau acerbe de son pays et des mouchards tapis dans l'ombre d'Édimbourg, offrant au passage un sombre rappel du destin tragique d'Omar al-Mokhtar, celui que l'on surnommait le "lion du désert", héros national trahi par l'une des plus grandes familles libyennes, qui, en échange d'argent et de faveurs de Mussolini, livra des informations cruciales à l'armée italienne, le condamnant à être pendu le 16 septembre 1931.

A contrario, l'on pourrait penser que le regard porté par l'écrivain sur ceux qui combattent Kadhafi par les armes est plus indulgent. Il n'en est rien: il dépeint la vanité de leur lutte et brosse le tableau d'une révolution désespérée avec l'élégance et la mélancolie qui lui sont propres. Dans

Les villes d'Édimbourg et de Londres, personnages principaux de l'œuvre de Hisham Matar.

une scène finale poignante, Hisham Matar saisit avec justesse la complexité de l'assassinat de Kadhafi par son peuple, qui, à mains nues, ne le perçoit plus comme un être humain, mais comme l'"incarnation désincarnée" de l'État libyen; un Big Brother évanescent. Un drame qui résonne étrangement avec la décapitation de Louis XVI, nous ramenant ainsi face à notre propre Terreur, jalonnée de crimes sanguinolents. La violence résout-elle vraiment tout? Le vide laissé par Mouammar Kadhafi pose encore cette question, sans réponse.

"Le corps a été exposé sur un vieux matelas sale, sur le sol d'un grand entrepôt désaffecté. Une longue file d'attente s'est formée. Hommes et adolescents entraient et sortaient d'un pas traînant, tournant autour du corps. Peut-être croyaient-ils que c'était bien lui, peut-être pas. Mon pantalon est encore maculé de son sang, sec et cireux à présent, et, comme notre peau, comme les vêtements que nous portons sont poreux, il a pénétré en moi."

Une véritable ode à l'éducation interculturelle

Mais l'originalité marquante de ce roman ne réside pas tant dans les tergiversations politiques que dans l'intérêt porté par l'écrivain anglo-libyen à l'effervescence intellectuelle au sein de l'intelligentsia arabe au Royaume-Uni dans les années 1980. Le protagoniste, partagé entre Édimbourg et Londres, s'intègre parfaitement à la culture britannique polymorphe, se plongeant corps et âme dans la littérature anglaise qu'il choisit d'étudier à l'université. Il établit des ponts entre elle et son héritage littéraire arabe, illustrant ainsi la richesse du multiculturalisme.

Plus que de simples renvois littéraires, il s'agit d'une véritable ode à l'éducation interculturelle, une manière de lutter contre la montée d'un racisme insignifiant, dont l'auteur a inévitablement fait l'expérience. Parmi ces figures marquantes, on retrouve Tayeb Salih, écrivain soudanais établi à Londres, mais aussi Badr Shakir al-Sayyab et Naguib Mahfouz, qui recevra le prix Nobel de littérature en 1988. Le poète syrien Nizar Kabbani et l'Égyptien Waguih Ghali, auteur des *Cigarettes égyptiennes*, font également partie de ce paysage littéraire en plein essor.

Matar évoque également la redécouverte des classiques de la littérature arabe et l'influence qu'ils ont exercée sur de nombreux auteurs, ce qui ne va sans rappeler la consécration de la littérature comparée à la même époque. Des *Mille et Une Nuits* aux poèmes philosophiques d'Al-Ma'arrî, en passant par les récits de voyages d'Ibn Battûta, ces œuvres intemporelles continuent d'inspirer les écrivains contemporains. Le Libanais Farès Chidiac, considéré comme l'un des pères fondateurs de la littérature arabe moderne et une figure de la Nahda, illustre parfaitement cette continuité entre passé et présent.

Cette émulation intellectuelle le conduit également à mettre en exergue la tradition du journalisme engagé et ses liens étroits avec la littérature. En honorant la mémoire de Salim El Lozi, qui a payé de sa vie sa critique du rôle de la Syrie pendant la guerre civile libanaise, et de Mohammed Mustafa Ramadan, abattu à l'extérieur de la mosquée centrale de Londres où il travaillait pour la BBC arabe, l'auteur nous rappelle encore une fois l'importance de la liberté d'expression et le pouvoir des mots face à l'adversité.

"J'imaginais Londres perchée au bord d'un précipice terrifiant, un endroit précaire mais qui offrait une vaste vue, ce qui, à mes yeux d'enfant, pouvait donner la sensation que ce qui poussait à l'exil ces intellectuels du monde arabe, c'était moins la peur que le courage."

Et l'amitié dans tout cela? Car *Mes amis* de Hisham Matar n'est pas tant un ouvrage sur la crise politique libyenne que le récit intime d'un jeune homme en quête d'identité, façonné au gré de ses désirs et de ses rencontres. La Libye est présente en filigrane dans la psychologie du narrateur: le mensonge qui s'insère dans son quotidien jusqu'à devenir une partie intégrante de sa personnalité, la peur d'être dévoilé, la difficulté de se positionner... Faut-il se taire et s'effacer ou se sacrifier dans la lutte politique? Ce roman doux et introspectif s'inscrit dans la tradition d'une littérature anglaise teintée d'autodérision, comme un hommage rendu à cette terre d'accueil. La violence, contenue et paradoxalement omniprésente, est refoulée, laissant place à un rythme lent et nostalgique; le temps de nous abandonner à la vie de cet étudiant, loin des tumultes de la Libye, pour partager avec lui son désir d'une existence empreinte de sérénité, une aspiration s'accompagnant d'une sourde culpabilité. Culpabilité qu'il exorcisera par la plume, seul moyen d'accoucher d'une vocation d'écrivain. ●

Mes amis,
de Hisham Matar,
traduit de l'anglais
par David Fauquemberg,
Gallimard,
496 pages, 23,50 €.

